

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX *

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1935-1936

N° 13

LA VIE ET L'ŒUVRE DE DAVID GRUBY

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Lundi 25 Novembre 1935

PAR

Alfred-Pierre-Michel SALAÜN

Elève du Service de Santé de la Marine

Externe des Hôpitaux

Né le 24 Juin 1909 à Bannalec (Finistère)

Examineurs de la Thèse

MM. PETGES, professeur *Président.*

CREYX, professeur

PERRENS, professeur..... } *Juges*

JOULIA, agrégé }

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, rue du Peugue

1935

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1935-1936

N° 13

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

DAVID GRUBY

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Lundi 25 Novembre 1935

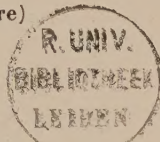
PAR

Alfred-Pierre-Michel SALAÜN

Elève du Service de Santé de la Marine

Externe des Hôpitaux

Né le 24 Juin 1909 à Bannalec (Finistère)



Examineurs de la Thèse

MM. PETGES, professeur *Président.*

CREYX, professeur

PERRENS, professeur..... } *Juges*

JOULIA, agrégé }

BORDEAUX

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, rue du Peugue

1935

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MA FEMME — A MON FILS

A MES PARENTS

A MES BEAUX-PARENTS

A MA SŒUR

A MON BEAU-FRÈRE — A MA BELLE-SŒUR

AUX MIENS — A MES AMIS

A MESSIEURS LES DOCTEURS

DAMANY (IN MEMORIAM), ROLLAND (IN MEMORIAM),
ARTHUR, DAOULAS, LE FLOCH, MORVAN

MÉDECINS DE LA MARINE

PROFESSEURS, CHEFS DE SERVICE, PROSECTEUR A L'ÉCOLE ANNEXE
DE MÉDECINE NAVALE DE BREST (1930-1931)

*Je dois à votre exemple le
respect de mon métier.*

A MESSIEURS LES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

A MONSIEUR LE DOCTEUR F. LE CHUITON
MÉDECIN EN CHEF DE SECONDE CLASSE DE LA MARINE

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF BRUN
SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES TROUPES COLONIALES
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CROIX DE GUERRE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL CAZAMIAN

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES TROUPES COLONIALES
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MES MAÎTRES DES HOPITAUX

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ JOULIA

OFFICIER D'ACADÉMIE

*Mon cher maître, outre ce
sujet de thèse je vous dois une
bonne part de ma formation
médicale. Votre bienveillante
bonté a toujours été pour moi
un guide précieux. Acceptez ce
modeste témoignage de ma
profonde reconnaissance.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PETGES

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES CUTANÉES

ET SYPHILITQUES A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

MÉDECIN DES HÔPITAUX

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*qui nous a fait le grand hon-
neur d'accepter de présider
cette thèse.*

INTRODUCTION

Si les érudits et les spécialistes se souviennent encore de David Gruby, le grand public médical actuel semble l'avoir totalement oublié. Nous voudrions contribuer, par ce modeste travail, à sauver de l'oubli cette figure originale, qui mérite bien une place dans la galerie des médecins et des savants du siècle dernier.

Il est difficile, sinon impossible, de donner une bonne biographie de Gruby : les documents indispensables font défaut, la famille est éteinte, et cet « irrégulier de la médecine » n'a guère formé d'élèves. Si l'on excepte ses publications scientifiques, peu nombreuses et toujours concises, nous ne le connaissons que par une tradition orale prenant trop vite l'allure de la légende.

Il a pourtant paru sur Gruby, surtout lors de sa mort, un assez grand nombre d'articles dans les revues médicales françaises et étrangères et même dans la presse d'information... Malheureusement ils se répètent tous, et se bornent pour la plupart, à rapporter des anecdotes incontrôlables. On retrouve aussi mention de lui dans la correspondance, les souvenirs de certains hommes de lettres qui furent ses amis ou ses malades : Dumas fils, Barbey d'Aurevilly, les frères Goncourt, entre autres... C'est peu, et notre tâche eût été bien vaine, si nous n'avions eu à consulter trois sources capitales.

Le premier, Raphaël Blanchard, a consacré à Gruby un long article dans la *Revue de Parasitologie*. Il s'est documenté, pour la biographie, auprès des derniers amis de Gruby; il

s'est livré en outre à un relevé minutieux des publications et des travaux scientifiques.

L'œuvre de Le Leu est très différente. Secrétaire de Gruby de 1885 à 1898, il a consacré à son maître un livre de souvenirs, très complet et très vivant; mais Le Leu, n'étant pas médecin, donne peu de renseignements sur l'activité scientifique et professionnelle de Gruby.

Sabouraud, enfin, lors de ses travaux sur les teignes, a retrouvé et fait connaître l'œuvre de Gruby, ignorée ou dédaignée pendant un demi-siècle. Dans son magistral *Traité des maladies du cuir chevelu*, il a rendu justice au précurseur méconnu.

Dans ces trois œuvres fondamentales, mais incomplètes, nous avons cru trouver les matériaux d'une synthèse et nous avons tenté dans cette courte étude de donner une vue d'ensemble sur Gruby, homme, médecin et savant; sans négliger l'essentiel d'une biographie qui restera toujours assez incomplète.

Au cours de nos recherches nous n'avons pu nous défendre d'une sympathie amusée pour ce personnage pittoresque. Nous serions heureux de la faire partager à nos lecteurs...

LA VIE

Les biographes de Gruby ne sont pas d'accord sur le lieu et la date de sa naissance. Lui-même, à la fin de sa vie, ne put parvenir à se procurer le moindre parchemin officiel faisant foi de son entrée dans ce monde. L'état civil du temps — tenu dans chaque paroisse par le desservant de chaque culte — est bien difficile à retrouver et plus difficile encore à interpréter quand il existe. Quoi qu'il en soit, en dépit des pièces de l'université de Vienne qui le font naître en 1810, puis en 1815, Gruby affirma souvent à ses familiers être né en 1810 à Kis-Ker, petit village du sud de la Hongrie, dans le Comitat de Bâcs.

Sa famille était israélite et d'origine allemande; son nom même l'indique, n'étant que la forme magyare de « Grüber », si répandu en Autriche et en Wurtemberg. Il était le sixième enfant — et non le dernier ! — de petits cultivateurs possédant un très modeste bien, en situation précaire dans ce pays alors si farouchement hostile aux fils d'Israël.

Nous savons de son enfance qu'il préféra très tôt l'étude à l'agriculture, à la grande irritation de son père : si déjà les familles israélites aisées poussaient volontiers leurs fils vers les professions libérales — dans les pays tolérants, tout au moins — ce n'était pas la coutume chez les pauvres, et pour cause ! On crut donc faire beaucoup pour lui en le plaçant comme apprenti dans la boutique d'un horloger-lunetier-opticien, rebouteur à ses heures perdues. Gruby montrera qu'il n'oublia jamais les leçons d'optique du bonhomme. Mais le goût de l'étude était si profond, si enraciné chez cet enfant volontaire, que, lassée, sa famille le lâcha un

jour vers le vaste monde de ses ambitions, avec vingt-quatre sous en poche, six pommes et un gros morceau de pain dans son sac de voyageur.

Courant les routes de la plaine hongroise, couchant dans les fermes où il payait son gîte et son couvert en travaillant, le jeune homme, d'étapes en étapes, finit par atteindre Pesth.

Une des amies de son âge mûr, la comtesse Potocki, a longuement conté dans un livre pour la jeunesse magyare cette odyssee d'un garçon de quinze ans à la poursuite de la science... C'était pourtant alors chose banale dans tous les pays de la vieille Europe, et bien des étudiants impécunieux n'avaient pas d'autres moyens pour gagner les universités.

A Pesth il logea chez un coreligionnaire, gargotier, qui lui assura le vivre et le coucher. Gruby, en paiement, devait tenir les comptes de la maison et, probablement aussi, servir les clients les jours d'affluence. Ce problème matériel réglé, restait à en résoudre un autre bien plus difficile : Pesth était alors une ville foncièrement catholique, où les Juifs, honnis plus que partout ailleurs, ne pouvaient prétendre fréquenter les deux seuls collèges, tenus par des prêtres. C'est ici que l'histoire nous montre Gruby, étudiant clandestin, écoutant les leçons par les fenêtres entrebâillées, regardant par les trous des serrures, et recopiant, après la classe, les cours des écoliers qui voulaient bien, magnanimes ou compatissants, ne pas trop rudoyer ce méprisable Juif... Dans ce récit il est difficile de faire la part exacte de la vérité ; cependant l'on sait que Gruby dut à la bienveillance d'un des prêtres de pouvoir enfin suivre l'enseignement du Grand Collège. Il y fit des études très solides (plus tard il parlera et écrira le latin avec une grande élégance) et ses progrès furent si rapides qu'il donna bien vite des répétitions.

Mais ce n'était là qu'enseignement secondaire, et Gruby voulait être médecin : il lui fallut donc partir pour Vienne, où l'enseignement médical, alors peut-être à son apogée, était en grande réputation dans tout le double royaume.

A Vienne l'attendait encore la dure vie d'étudiant pauvre,

très pauvre même; mais son énergie et sa foi dans l'avenir étaient souriantes. Au cœur de la vieille ville, dans l'antique maison « Zum Kussenpfennig » qui n'abritait que des étudiants en médecine, il n'y avait pas de placé pour les visages moroses. Les huissiers avaient souvent maille à partir avec les locataires de la maison. Gruby se couvrit de gloire en apportant à ses camarades le secours de la chimie : dès que l'attaque du robin était éventée, il empestait les abords et les couloirs de la place en préparant du chlore; et l'assaillant s'enfuyait toujours décontenancé. Les guinguettes du beau Danube bleu virent aussi passer Gruby et ses amis : il rappelait non sans un grain de fierté, au terme de sa vie, le temps où il était « l'un des meilleurs valseurs de Vienne ».

Mais il n'avait rien du bohème à la Murger... Ces plaisirs ne l'empêchèrent pas de travailler avec acharnement. Le manque de ressources lui fut certainement un stimulant précieux : sans argent, sans protections, il se souvint des longues heures d'établi chez son patron le lunetier, et construisit force microscopes; il les vendait aux autres étudiants. A l'aide de ces instruments, pourtant bien rudimentaires, il allait commencer sa fortune et sa réputation.

Rokitansky enseignait alors l'anatomie pathologique. Cette science encore inexplorée fut d'emblée la favorite de l'étudiant, utilement servi par sa longue pratique du microscope; mais en même temps il cumulait les titres et les fonctions à la Faculté : conférencier d'anatomie au laboratoire de Berrès, « opérateur » de von Watlmann (qui l'estimait grandement) il étudia encore l'ophtalmologie; en 1838 il sera reçu docteur et « maître oculiste ». Ses études ont donc été très sérieuses et très complètes, malheureusement nous ne savons rien sur son passage dans les hôpitaux viennois.

Ici se place le point critique de la destinée de Gruby. Il est connu à la « Société médicale de Vienne » (il y a fait quelques communications), estimé à la faculté, et vient de s'engager dans l'étude toute nouvelle et très à la mode de l'anatomie pathologique : il met le comble à sa jeune réputation en

publiant sa *Morphologia pathologica*. Ce premier travail soulève tant de commentaires flatteurs, laisse présager un avenir si brillant, qu'on lui offre une chaire de professeur hors cadre à la faculté. Il vient d'avoir trente ans. Mais un « herr Professor » ne saurait être israélite : on lui demande officiellement d'abjurer et de se faire catholique. Il semble, à cette époque, déjà bien loin de la foi traditionnelle de sa race, pourtant il refuse fièrement cette compromission, et, soit dégoût, lassitude ou prudence, quitte sans regrets cette patrie où l'on mêle si étroitement le spirituel et le temporel ; il part pour l'étranger. Il vient de fixer sa carrière.

Il s'en fut d'abord en Angleterre, mais y resta peu ; car nous le retrouvons visitant les vieilles universités allemandes. Un jour, il se décida brusquement pour Paris. A Vienne il avait fait la connaissance de Roux le chirurgien, l'un des continuateurs de Dupuytren, qui, intéressé par ses études d'anatomie pathologique, l'avait engagé à continuer ses travaux en France.

Cette influence, le renom scientifique de l'école médicale française, motivaient sans doute cette détermination, en outre la facilité avec laquelle un étranger, fût-il israélite, pouvait déjà y exercer la médecine, séduisit-elle Gruby.

A Paris, il habita tout d'abord rue Git-le-Cœur, et fréquenta en premier lieu l'hôpital des enfants, puis l'hôpital Saint-Louis, dont l'école jouissait depuis longtemps d'une réputation universelle. C'est là qu'il étudiera le muguet, le favus, les teignes, et qu'il continuera ses travaux d'anatomie pathologique.

A la fin de 1841, il a installé un laboratoire particulier, où il enseigne avec le plus grand succès l'anatomie pathologique, — ou plus exactement, tout ce qui rentrait alors dans le cadre de la micrographie.

Ce cours libre eut une grande vogue, et fit beaucoup pour le renom de Gruby. Des hommes déjà célèbres, Flourens, Magendie, Milne-Edwards s'y retrouvaient. Claude Bernard, encore inconnu, de nombreux étrangers, étaient les plus assi-

dus. En même temps il fréquentait l'école vétérinaire d'Alfort, y introduisait l'usage du microscope, et publiait à l'Académie des sciences comptes rendus sur comptes rendus. Ce cours libre dure quatre ans; Gruby fait alors école parmi les jeunes chercheurs. A cette période de sa vie, ignorant les difficultés de l'entreprise, il semble bien avoir ambitionné d'entrer à la Faculté, et, qui sait, d'y obtenir une chaire. Il demande la naturalisation, faveur alors peu commune, nécessitant des protections agissantes; en 1846 il n'obtient que le droit d'établir sa résidence habituelle en France. La naturalisation ne viendra qu'en 1848, son ami et client Crémieux étant premier ministre. Mais, dès 1845, ces ambitions s'évanouissent : plus de laboratoire, plus de cours, plus d'hôpital plus de publications.. Gruby ne sera jamais un « officiel » : la fortune l'a marqué, et la corne d'abondance se renverse pour lui; le misérable petit écolier famélique de Pesth, l'étudiant pauvre de Vienne s'est constitué en cinq ans une clientèle magnifique; et il est devenu presque d'emblée l'un des médecins les plus en vogue de Paris. Naturellement, il est vite jaloué par bon nombre de confrères et cela va se traduire une fois (en 1852), par une belle et bonne plainte pour exercice illégal de la médecine. Plainte fort recevable, et motivée d'ailleurs, Gruby n'ayant aucun diplôme français.

Il paraît qu'en 1852 pareille accusation était une chose fort grave, et grosse de conséquences : il ne s'agissait rien moins que d'un arrêt d'expulsion (par retrait de la naturalisation) sans compter l'amende, voire la prison ! Mais Gruby n'avait pas que des ennemis; et il trouva des défenseurs zélés en Denonvilliers et en Bérard, alors doyen de la Faculté, ses amis de la première heure. Comme il était bien médecin à titre étranger, et citoyen français, l'autorisation lui fut enfin accordée; mais les lenteurs administratives reculèrent cette faveur jusqu'en 1854. La clientèle épouvantée, craignant de perdre son grand homme, n'avait pas attendu l'arrêt gouvernemental pour frapper une médaille de vermeil « Au docteur Gruby, ses malades reconnaissants ».

Le Second Empire voit véritablement le point culminant de sa fortune et de sa réputation. Médecin du faubourg Saint-Germain, de la noblesse, — vieille ou d'empire — de la Finance, du Théâtre, des Arts, il entrera même une fois aux Tuileries, dans la chambre impériale. Il compte parmi ses clients, Chopin, Listz, Ambroise Thomas, les deux Dumas, Lamartine, George Sand, Emile Ollivier, le prince de Metternich, le comte Eckstaedt, Henri Heine, et tous ces patients célèbres lui sont fort attachés. Cette période brillante croule avec le désastre de 1871. Mais cette triste guerre va au moins nous révéler un Gruby inconnu, et sous un jour bien favorable : il est resté, dans son langage pittoresque, dans ses habitudes, un étranger ; il parle toujours avec attendrissement de la Hongrie natale ; ses amitiés véritables, profondes, sont dans ce cercle israélite parisien, alors si international, et dont les membres éminents se déplacent de Francfort à Paris ou à, Londres suivant les événements de la Finance ou du Négoce... pourtant, dès nos premiers revers, il va montrer la profondeur de la reconnaissance qu'il porte au pays qui l'a si généreusement accueilli : il crée de toutes pièces une grande ambulance volante où les blessés ne tardent guère à affluer ; il les soigne avec un dévouement de tous les instants ; il ne regarde ni à l'argent — tout cela lui coûtera plus de trois cent mille francs — ni à la peine. Non content de diriger son propre hôpital et d'y être le médecin et le chirurgien en chef, il se prodigue encore à l'hôpital italien de la rue Taitbout, qu'il aide aussi de son argent. Dans sa grande maison de Montmartre, tout au haut de la butte célèbre, il a installé un observatoire où il peut jouer de son violon d'Ingres, l'astronomie. La situation de cette maison la rendait précieuse pendant le siège : Gruby l'offrit avec ses instruments pour en faire un observatoire militaire, qui rendit de réels services. Il ira même jusqu'à donner dix mille francs à un groupe de francs-tireurs, pour acheter des équipements, mais ce groupe, comme beaucoup d'autres, ne fit rien durant le siège et beaucoup pendant la Commune. Les dix mille francs s'envolèrent, paraît-il, chez les cafetiers des boulevards.

A la paix définitive, l'écroulement temporaire de la société parisienne, l'âge aussi, font perdre à Gruby une partie de sa riche clientèle. Les clients célèbres disparaissent les uns après les autres, les amis aussi... Il trouve alors une nouvelle occupation : les œuvres philanthropiques. Toutes vont pouvoir compter sur sa bourse et ses conseils ; sa part dans l'administration de l'« Association des Dames Françaises » est capitale ; la Société de secours Austro-hongroise de Paris ne vit que de ses largesses. Sa fortune a pourtant bien diminué, toutes ces œuvres, ces sociétés, drainent le capital amassé aux jours brillants de l'Empire. Mais que lui importe ? Si la clientèle a perdu en malades connus (bien qu'il soigne encore A. Daudet et Dumas) elle demeure toujours enviable. Il dépense sans compter, satisfaisant son goût excessif pour les télescopes, les appareils microphotographiques, les instruments les plus invraisemblables, qu'il accumule dans sa maison-observatoire de la rue Lepic. La dernière passion de sa vie est la mise au point d'un matériel sanitaire de campagne : les tentes d'ambulances, les brancards, les voitures mêmes s'accumulent dans les caves et les remises de la maison. Il expose tout ce matériel aux différents concours organisés par le Service de Santé Militaire. Cette dernière œuvre, son rôle pendant le siège, et surtout l'amitié de Dumas lui valent enfin la Légion d'honneur. Mais Gruby sent venir la fin ; ses toutes dernières années sont tristes : malade, sans famille, sans amis, il s'occupe pourtant encore de sa clientèle, mû par une très noble conception du rôle de médecin... un jour, il s'enferme dans sa chambre, en défendant aux domestiques de le déranger. Pendant quarante-huit heures il agonise silencieusement ; quand on enfonce enfin sa porte, son secrétaire le trouve étendu sur des coussins, mort... mais avant de mourir cet homme étonnant avait encore trouvé la force de ranger soigneusement et d'éteindre toutes ses lampes (14 novembre 1898).

L'HOMME

Le trait marquant du caractère de Gruby est une originalité d'esprit et de manières allant jusqu'à la bizarrerie, se traduisant dans tous les actes de sa vie privée ou professionnelle. Ses contemporains en furent vivement impressionnés. Cette réputation d'original forcené est même à la base de sa popularité : il le savait bien, et on peut penser qu'il cultiva soigneusement ce don pour l'amener à un niveau rarement atteint jusqu'alors. N'étonna-t-il point Barbey d'Aurevilly lui-même, pourtant bon juge en la matière ? Mais d'autres flairèrent le procédé, et, observateurs plus perspicaces ou moins sensibles au pittoresque, lui reprochèrent parfois fort durement cette attitude un peu trop voulue.

Nous n'irons pas cependant jusqu'à l'accuser de cabotinage : il arriva sans grands efforts à être vraiment un original fieffé ; mais il est indéniable que sa finesse naturelle vit rapidement le parti à tirer d'une telle réputation, dans une société aussi frivole que celle du Second Empire... il sut habilement profiter d'une telle attraction.

Des contingences n'ayant rien à voir avec son caractère ajoutaient encore à cette originalité : sa conversation, par exemple, demeura toujours très pittoresque, pour ne pas dire cocasse. Prononçant mal, accumulant les fautes de syntaxe, affligé d'un accent terrible, il resta toujours à ce point de vue un étranger. On pouvait croire à un effet voulu, mais c'était bien loin de la vérité... le pauvre homme faisait au contraire des efforts héroïques pour se corriger de ce travers, qui, pour une fois, n'avait rien d'artificiel.

Les impairs les plus comiques — souvent aussi les plus malheureux — qu'il commit en grand nombre n'étaient pas toujours aussi étudiés que le croyaient les témoins. Si ce petit israélite réussit par un labeur acharné, une volonté tenace, à s'élever très haut sur le plan intellectuel, il resta toujours dépourvu d'éducation, et sa finesse native ne corrigeait pas toujours ce défaut.

Vers 1880, travaillait chez lui le jeune préparateur d'un des grands laboratoires de la faculté, qui allait devenir un médecin de talent. Il dessinait et étudiait au microscope les animalcules vivants dans les bocaux de la maison. Ce n'était pas une mince besogne, et le préparateur consacrait à cette tâche de nombreuses heures prises sur ses loisirs. S'intéressait-il à ces recherches, était-il au contraire embrigadé comme salarié, nous n'en savons rien; mais, dans l'une ou l'autre de ces éventualités, Gruby se conduisit étrangement. Le premier janvier, il remit à son collaborateur un sac de bonbons anglais, surmonté d'une magnifique pièce de cent sous toute neuve... C'était beaucoup ou bien peu; et le jeune homme ne reparut jamais rue Saint-Lazare. Gruby en fut sincèrement affligé. Dans les mille anecdotes qu'on raconte ainsi sur lui, on pourrait multiplier les exemples où son manque de savoir-vivre lui tint lieu d'originalité.

Cet homme bizarre avait l'esprit extrêmement curieux et chercheur, mais il n'approfondissait jamais rien, et se lassait vite de tout. Ses projets les plus mirifiques n'allèrent jamais à exécution : lisant un jour dans une revue scientifique un article sur les vêtements japonais en papier, il n'eut de cesse que le consul de France à Yokohama, autrefois son client, ne lui expédie un énorme ballot de papier du Japon, et un modèle du costume. Gruby déballa le ballot avec une joie d'enfant, s'extasia sur le costume-modèle, et promit de chercher dès le lendemain, un tailleur pour cette mode d'un nouveau genre; mais il finit par oublier ce projet sensationnel, et le papier et le costume se casèrent tout naturellement dans le magasin à bric-à-brac.

Ce manque d'esprit de suite était considérablement aggravé en ce sens que Gruby n'avait pas l'intelligence synthétique : il oubliait facilement le tout pour le détail, et comme il multipliait toujours les détails, le tout devenait un désordre impossible. La fameuse tente-ambulance qu'il exposa en 1889 était une merveille du genre : elle était si bien installée, si pourvue de perfectionnements, que, d'après des avis désintéressés, il eût probablement été impossible de s'en servir : il y avait trop de portes roulantes, trop de courroies, trop de lanières, trop de choses incommodes !

Il avait fait construire sa voiture sur ses plans, et, en ce siècle d'élégance hippique, son attelage faisait partout sensation. Cette voiture était un coupé, mais d'un modèle unique à Paris. Comme il lisait beaucoup pendant ses courses en ville, il trouvait l'éclairage latéral bien défectueux : la position du soleil, la largeur de la rue faisant continuellement varier la lumière. Ce n'était point là une difficulté pour cet esprit inventif : il fit défoncer le toit du coupé, et y installa une sorte de lucarne à tabatière, en relief de quarante centimètres au moins sur le reste de la caisse. Comme les vitres des portières n'avaient plus aucune raison d'être, il eut tout simplement des portières pleines sur toute leur hauteur. Cette sorte de boîte roulante n'était pas déparée par le cheval... Le maître tenait, Dieu seul sait d'où, qu'il ne faut pas ferrer les chevaux. Les siens couraient sur leurs sabots, et il les appelait pour cela « les va-nu-pieds ». Mais le pavé parisien était dur, et les clients nombreux : le premier va-nu-pied, usant sa corne pendant quinze jours, la refaisait pendant quinze autres jours d'écurie, remplacé par le second va-nu-pieds. Le doux propriétaire de cet équipage était bon homme, et aimait bien ses bêtes. Durant ses dernières années, il ne voulait plus fatiguer ses chevaux, vénérables rossinantes contemporaines du siège et de la Commune, et il prenait toujours un fiacre pour les laisser finir en paix à l'écurie leur longue vie de serviteurs dévoués.

Si l'équipage était un peu hétérodoxe, que dire du logis

Depuis quarante ans il habitait une vieille maison de la rue Saint-Lazare, bien peu en rapport avec sa situation et ses devoirs de médecin à la mode. Une petite antichambre carrée, un vieux tapis, six chaises, une grande glace sans tain; un coucou suisse, voilà le premier salon d'attente pour les clients; le grand salon n'était pas moins austère, et le cabinet de consultation, encombré de revues et de livres, était à l'avenant. Mais ce n'était là que la partie publique du logis, et le génie brouillon du maître ne s'y donnait pas libre cours; la richesse de la partie privée rachetait bien la sécheresse de l'autre. Cela tenait du magasin de brocanteur, du bric-à-brac en plein vent, du bazar oriental et du musée d'école de médecine... le tout poussiéreux comme dans le plus sale des ghettos d'Europe orientale. La bibliothèque, encore qu'elle contînt huit mille volumes, n'avait de bibliothèque que le nom; comme les étagères murales ne pouvaient contenir tous ces livres, ils s'étagaient le long des murs en deux ou trois murailles croulantes, et montant jusqu'au plafond. Inutile naturellement de tenter une classification de tout cela : le secrétaire n'y parvenait jamais. Au plafond pendaient des victuailles qui semblaient oubliées là depuis les deux sièges; mais ces jambons et jambonneaux, secs et momifiés, défiaient les mâchoires les plus robustes. Au milieu de la pièce trônait le *Cyndapsus Perlusus*, qui en était l'ornement de choix. Cette vaste plante verte, poussant dans un immense bac de bois, menaçait toujours de sortir par les fenêtres, celles du moins que des piles de livres ne condamnaient pas encore. Dans d'autres aquariums ou bacs plus petits poussaient des douzaines de plantes, qui transformaient ce troisième étage parisien en jardin oriental. Gruby, qui avait la manie de l'arrosage, veillait sur ce jardin avec des soins maternels. Hélas ! les fuites incessantes et les aquariums renversés pourrissaient le plancher, au grand désespoir du locataire de l'étage inférieur, dont le salon se trouvait justement sous ce lac. Après dix ans de démêlés avec cet homme et le propriétaire, menacé d'un procès et de l'expulsion, Gruby entreprit de cuirasser

les parquets avec des feuilles de zinc, mais l'eau, ne pouvant plus traverser les planchers, se mit à ruisseler le long des murs et à décoller les tapisseries... la mort dans l'âme, Gruby dut faire don du *Cyndapsus* au Jardin des Plantes et la descente du végétal par l'escalier obscur et sombre fut un long problème, car il refusa énergiquement de laisser tailler le moindre rameau ! de plus il eut la prudence d'en couper une bouture. Quand Gruby mourut, le nouveau cyndapsus était déjà de dimensions respectables.

Une autre longue pièce en enfilade rivalisait heureusement avec cette bibliothèque-serre ; mais le chaos défiait toute description : il y avait pourtant des meubles, car cette pièce servait aussi de salle à manger.

Gruby, qui avait la manie de tout acheter, de tout ramasser, ne jetait ou ne réformait jamais rien : pour lui, rien ne vieillissait, rien ne se démodait, rien ne devenait inutile : les vieux téléphones voisinaient avec des pièces anatomiques pourrissantes, les vieilles sonnettes avec les microscopes de sa jeunesse et il y avait plus de dix vieux fourneaux dans les réduits ; les rideaux servaient quinze ans, les balais presque autant. Tout cela était très sale. Cependant Gruby arrivait à être toujours soigné, bien vêtu, et d'une propreté corporelle scrupuleuse.

Dans ce cadre baroque il recevait souvent ses amis. Des quelques médecins, hommes de lettres, compatriotes qui composaient ce petit cénacle, aucun ne pouvait prétendre à la notoriété du maître du logis. Il en profitait un peu, et jouait volontiers au patron romain au milieu de ses clients ; ne ménageant à ses hôtes ni les plaisanteries, ni les remontrances. Il en blessa même quelques-uns, qui ne revinrent plus : c'était sûrement involontaire, car il était fidèle à ses amis.

Ces agapes étaient étonnantes. Gruby, se mêlant aussi de cuisine et d'art culinaire, avait toujours quelque nouveauté de son cru à faire apprécier... c'était quelquefois bon, mais quelquefois aussi la « nouveauté » prenait la forme de brouet spartiate ; ou bien il procédait à des essais : essai de « café »

d'orge grillée, de maïs, de boissons « hygiéniques » : bière et eaux minérales diverses, mélangées savamment. Petit, bedonnant, de gros yeux bleus à fleur de tête, favoris blancs, le nez un peu crochu, la physionomie plutôt lourde et empâtée, Gruby trônait au haut bout de la table et les convives devaient bien soumettre leurs estomacs à ces expériences ! Il recevait pour sa table beaucoup de produits hongrois, et le respect dont il les entourait avait quelque chose d'enfantin et de touchant. Un jour, on lui apporte une caisse de superbes pommes rouges. Il en donne une à goûter au cénacle. « Excellente, déclare un ami, mais pourquoi payer si cher des pommes hongroises, alors qu'aux halles, à deux pas, on en trouve d'aussi bonnes ? ». — D'aussi bonnes, s'indigne Gruby, d'aussi bonnes pommes aux halles qu'en Hongrie ! — Oui, oui, insiste malicieusement l'autre, aussi bonnes, et moins chères ! » Gruby, qui aime bien la Hongrie, et qui aime aussi avoir toujours raison, répond alors superbement : « Oui, mais elles n'ont pas la queue comme celles-ci ! »

Malgré ses relations brillantes dans le monde des arts et des lettres, malgré son désir de s'instruire en tout, il est impossible d'être moins artiste que ne le fut Gruby. Son goût était déplorable ; sa maison pleine de bibelots affligeants : fleurs et fruits artificiels sans globe, imitations de faux bronze, baromètres aux cadres dorés, coussins criards, garnitures de cheminée en affreux rococo. Il avait l'excuse, comme tous les médecins, d'en devoir la majeure partie à la reconnaissance de généreux clients, mais, véritablement, il y en avait trop ! Ses tableaux étaient des croûtes — un Carle Vernet et un fort bel Isabey mis à part — et dans ses livres mêmes, il y avait bien peu de rareté pour un bibliophile averti. La musique, le théâtre ne l'intéressèrent jamais. Quant il assista à la millième de *Mignon*, par amitié pour Ambroise Thomas, ce fut un événement dans la maison : il se cacha de ses domestiques pour se rendre à l'Opéra-Comique, ne voulant pas qu'on le soupçonne « d'aller perdre le temps au théâtre ». Gruby au théâtre ! Certes, c'eût été une belle nouvelle, et plaisante, pour bon nombre de ses belles clientes !

Il menait dans ce bric-à-brac une existence de vieux garçon. Les domestiques ne pénétraient presque pas dans la partie privée de l'appartement ; il y avait sa chambre, qu'il défendait à tout le monde car il était très secret dans tous ses actes, très intolérant sur la conduite de son ménage. Son valet de chambre, sa cuisinière, son cocher, faits à tous ses caprices et à toutes ses extravagances, ne suffisaient pourtant pas à meubler son logis, puisqu'il acheta un jour à un matelot un superbe perroquet sud-américain qui fut de longues années l'un des ornements de la bibliothèque ; mais ce diable de perroquet ne parlait que l'espagnol, et ne voulut jamais apprendre le français, malgré les efforts de son maître.

D'ailleurs, paraît-il, il n'aurait pas toujours été un célibataire aussi impénitent : on a prétendu, sans preuves, qu'il avait épousé à Vienne une petite actrice, et qu'un fils était né de ce mariage ... C'est peu probable, mais ses intimes le plaisantaient pourtant à ce sujet : Gruby marié ! c'était en vérité une évocation fort cocasse pour qui le connaissait bien ! Mais il se contentait de répondre, avec une constante bonne humeur, « que sa seule femme était la Médecine, personne d'ailleurs bien tyrannique ! »

Dès l'annonce de sa réussite à Paris, toute la « famille de Hongrie » avait flairé la bonne aubaine, et les quémandeurs d'affluer ! Père, frères, oncles, cousins, pour doter les filles, pour acheter boutique, pour bâtir maison, ou tout simplement pour venir le rejoindre à Paris, comptent plus sur son argent que sur leur propre bourse. Mais Gruby a oublié la tradition hébraïque, et le favorisé de la Fortune ne veut pas appeler autour de lui, le reste du clan.

Il se laisse bien amadouer tout d'abord, et tous les ans distribuera même à un mandataire en Hongrie, quelques subsides pour les vieux parents infirmes ; mais comme il se souvient peut-être de ses débuts, et des vingt-quatre sous avec lesquels on l'a mis à la porte, il finit par refuser tout net.

A un propre frère, qui, des Etats-Unis où il vit dans la

misère, lui lance un appel désespéré, il répond par ce billet surprenant et guère fraternel :

« Très cher Monsieur,

« Veuillez recevoir les cent francs ci-inclus, pour vos pauvres, et agréer mes civilités empressées.

D. GRUBY »

Un de ses neveux, venu lui aussi tenter fortune à Paris, et spécialisé dans la photographie, branche encore neuve et susceptible d'enrichir rapidement son homme, ne manquait jamais de rendre visite à l'oncle à héritage, chaque fois qu'il avait besoin d'un appareil neuf ... ou même de payer son terme ... Gruby recevait fort bien ce neveu, lui offrait à déjeuner, mais ne lui donna jamais un sou.

Dans sa famille, en effet, et dans la colonie israélite de Paris, qu'il fréquentait beaucoup, on lui avait fait une réputation de millionnaire : tout le monde espérait bien, à la mort du propriétaire de ces richesses, une bonne part du gâteau. Ces bonnes âmes en furent pour leurs vains espoirs. Gruby mort, on ne trouva pas le moindre testament, et la succession ne rapporta point trois cent mille francs. Il est pourtant indéniable qu'il avait gagné beaucoup d'argent, une fortune ! Mais l'argent en lui-même ne l'intéressait guère et il gaspillait ses gains selon ses goûts. Toutes ses mirifiques installations d'observatoires, ses expériences, ses collections, ses télescopes lui coûtaient très cher, et surtout — c'est bien là le côté sympathique de l'homme — en dépit des apparences et de cette lettre fraternelle citée plus haut, Gruby fut un philanthrope dans le sens le plus élevé du terme.

Mais sa philanthropie avait un caractère particulier : élevé lui-même fort durement, ne devant sa situation qu'à un labeur acharné, il se sentait peu disposé aux charités individuelles, prétendant qu'avec de l'énergie, de la volonté, et aussi un minimum de chance, n'importe quel être est capable de se tirer des griffes de la misère ; et ce n'est pas si déraisonnable comme opinion. Il voulait bien aider à travailler,

donner à un déshérité une chance de succès, mais il ne voulait pas encourager la paresse par des aumônes à des indignes.

Les œuvres sociales, au contraire, eurent toujours sa faveur. Nous ne reviendrons pas sur son rôle durant la funeste guerre de 1870; il dépensa sûrement des sommes considérables pour l'entretien et l'installation de son ambulance. Il devint, par la suite, le mécène le plus généreux de l'Association des Dames françaises. Mais la charité sociale, la charité des œuvres a ses déboires aussi, et Gruby, grand homme de la société aux heures difficiles du début et de l'installation, ne tarda pas à paraître bien démodé à l'élément jeune du comité, lorsqu'on n'eut plus besoin de lui. Il en souffrit certainement dans son amour-propre, mais aussi parce qu'il jugeait son expérience encore précieuse au développement de la société. Sa charité était toujours discrète : pour aider sans le laisser voir, un médecin vivant de la publication d'une petite revue médicale, Gruby cherchait partout des abonnés et faisait expédier à ses frais la publication à une foule de gens ...

Seuls les journalistes — et quels journalistes — auraient pu se plaindre de ses procédés. Il y avait déjà à Paris un grand nombre de ces petits journaux dont le seul moyen d'existence est le dithyrambe payé, en l'honneur de cinq ou six « personnalités bien parisiennes » par numéro. Gruby devint vite la proie de ces industriels; et il avait d'ailleurs trop le souci de la publicité pour les rabrouer, la louange se transformant vite en satire. Il s'abonnait donc au journal et envoyait dix francs au « journaliste ». C'était sans doute bien payé, et les articles se multiplièrent. Il ne donna plus alors que deux francs, sans abonnement ... comme les échos continuèrent de plus belle, excédé, il finit par payer les « chanteurs » en leur faisant porter un bon pour un fourneau ... bon que lui donnait — pour ses pauvres — un quinquaiiller philanthrope. Malheureusement un reporter très sérieux d'un grand journal en reçut lui aussi, on ne sait trop à la suite de quelle erreur, et vint demander des explications !

Les sentiments charitables étaient, chez Grubý, le fruit de sa raison, et non pas un mouvement du cœur, ils n'étaient pas non plus la conséquence d'une morale religieuse quelconque, car il était devenu très rapidement libre-penseur, et toutes les questions religieuses ou métaphysiques cessèrent de l'intéresser.

A son arrivée à Paris, il fut même très certainement initié au rite écossais de la Maçonnerie, mais ce ne fut qu'un court épisode de l'évolution de sa pensée, et il revint bien vite à l'indépendance complète. Il prétendait, d'une façon vent-êtrée un peu simpliste, que le monde extérieur, celui qui nous est sensible, est si vaste, ses problèmes si compliqués, ses secrets si impénétrables, qu'un esprit précis et avide de connaissance trouve bien assez de besogne dans cette étude, où les résultats sont contrôlables. Le reste, la croyance en la divinité, en l'au-delà, est une chose trop subjective, trop personnelle, et si Gruby admirait et enviait ceux qui possèdent la Foi, il se rangeait délibérément parmi ceux qui ne l'ont plus. Il se défendait cependant d'être athée, et croyait en un « Grand Architecte de l'univers », mais c'était une vue de son esprit, un concept indispensable à sa logique, et non pas à son cœur ... l'œuvre seule du « Grand Architecte » lui paraissait utile à étudier ... mais la raison lui interdisait de chercher à connaître le sens profond et le but de cette œuvre.

Toutes les discussions d'ordre métaphysique ou religieux lui faisaient horreur; mais il était bien obligé d'en parler quelquefois : quelques-unes de ses vieilles amies avaient entrepris de le convertir au catholicisme; et elles espérèrent longtemps arriver à leur but ... mais Gruby était bien trop ancré dans ses croyances, et sa mort le prouve bien.

Ce qu'il admirait au contraire, dans la loi et dans l'esprit français, c'était la merveilleuse tolérance qui a fait de notre pays, avant tous les autres, le champion de la liberté spirituelle. Il se souvint toute sa vie de la dure condition de ses coreligionnaires en Hongrie, et il garda de son enfance honnie une crainte puérile de tout ce qui était police ou administra-

tion; une simple convocation à passer au commissariat de son quartier, pour y donner quelques renseignements, lui causait une anxiété pénible.

Ce matérialiste eut du moins, une fin de stoïcien.

Accablé d'infirmités, souffrant d'une hernie volumineuse, prostatique depuis longtemps, il travailla jusqu'à la limite de ses forces; parce que « le médecin ne doit pas abandonner les malades qui lui font l'honneur d'avoir confiance en lui ».

Il quitta ce monde, d'une façon bien désintéressée, comme il avait vécu, sans se soucier du temporel, ni du spirituel. Il eut, du moins, un tombeau : ses derniers amis, par une touchante sollicitude, lui élevèrent un petit monument au cimetière Saint-Vincent, tout au haut de la butte Montmartre, au cœur du vieux quartier qu'il avait tant aimé.

LE MEDECIN

Et voici quel médecin fut cet original ...

Pour combattre une maladie à substratum anatomique, Gruby n'était pas mieux armé que ses confrères; sa pharmacopée n'a rien de secret ni de nouveau. Voici un exemple de quelques-unes de ses prescriptions (1870) :

Pour une bronchite, il ordonne :

Eau de laurier cerise	ââ	10 gr.
Poudre de gomme arabique		
Eau de fleur d'oranger		100 gr.
Sirop d'oranges amères	ââ	200 gr.
Sirop de guimauve		

Pour une migraine, une pommade nasale :

Oxyde de zinc	0 gr. 50
Axonge pure	10 gr.

à employer avec un liquide en lotions sur le front :

Ether acétique	3 gr.
Acétate d'ammoniaque	6 gr.
Eau	125 gr.

Pour des douleurs précordiales; en frictions :

Ether acétique	ââ	0 gr. 50
Ether nitrique		
Axonge		30 gr.
Talc		10 gr.

Pour une diarrhée profuse :

Gomme adragante	10 gr.
Poudre de vanille	1 gr. 50
Gomme arabique	30 gr.

Mais il était plein d'idées neuves : aérer les tuberculeux, leur supprimer les rideaux, les tentures, nids à poussières, lutter contre la constipation féminine ; malgré tout, ses prescriptions étaient, on le voit, bien anodines et tout à fait dans la note de l'époque. Quant aux spécialités, il n'en prescrivait jamais. Ses ordonnances, rédigées en latin, selon l'usage, firent le désespoir d'une génération de pharmaciens ; tant par leur écriture illisible — ce qui n'est pas neuf — que par l'emploi de remèdes vieillots et de préparations démodées. Jamais, paraît-il, la vaseline n'entra dans ses prescriptions, l'axonge seule avait ses faveurs et il ne fallait pas lui parler de la conservation facile de la vaseline, ou de sa valeur comme excipient !

Ce n'était là qu'une mince querelle de droguiste, mais, chose étonnante, Gruby resta réfractaire aux progrès de la thérapeutique et à l'évolution des idées médicales ; il se méfiait des théories microbiennes de l'infection, et il ne vit pas très bien le bouleversement qu'allait apporter à la médecine la notion nouvelle de l'antisepsie ; ce qui semble étrange de la part d'un homme ayant contribué si heureusement à l'étude des microorganismes. Une de ses clientes, en vacances, à la campagne, trouve son eau trop calcaire, son lait suspect. Elle veut y remédier par l'emploi d'eau minérale et de lait condensé. Gruby, consulté, répond vertement :

« Pour ce qui est du lait stérilisé, il est d'une grande utilité aux pharmaciens, et aussi à vos enfants, s'ils s'amuse à le verser du grenier dans le jardin. Pour ce qui est de l'eau minérale, vous auriez bien mieux fait d'apporter avec vous de l'eau de Seine dans des bouteilles bien bouchées, ce qui serait bien plus utile et bien plus intelligent ... Si vous avez peur des microbes, il est bon de se souvenir que les poissons les aiment beaucoup, et que ce n'est jamais le Grand Architecte de l'univers qui aurait inventé le lait stérilisé ! ».

Il était de plus, antivaccinateur convaincu, et, comme tel, allié aux ligues d'Angleterre et d'Allemagne. Il écrivait une fois à un confrère suisse :

« On a multiplié par l'inoculation de ce vaccin les misères humaines. Il est très heureux que vos enfants ont quittés (*sic*) Paris, parce qu'on vous aurait persuadé qu'il n'y a que le vaccin qui puisse garantir la beauté ».

Son médecin Delefosse, qui le soigne pour l'infection vésicale consécutive à la prostatite, et qui lui propose un lavage de vessie, lui expliquant les méfaits des microbes qui y pullulent, s'entend répondre : « Je ne crois pas que les microbes jouent un rôle dans ce catarrhe, il n'y a pas de microbes dans les voies urinaires ... ». Nous sommes pourtant en 1896, et Gruby ne voulait pas suivre l'évolution des idées de la fin du siècle ... pourtant, bien avant cette période, il avait fait le procès en règle de la charpie, « qui n'est jamais propre, étant très souvent faite avec du linge, des draps d'hôpital ayant servi à d'autres malades. Elle entretient la suppuration, si elle ne la crée pas ... ». Aussi recherchait-il un pansement idéal, et publiait-il le premier, deux notes sur l'avantage de l'ouate imbibée d'huile. Ce pansement, dans son esprit, guérissait toutes les suppurations, même un anthrax.

Tout cela n'aurait pas suffi à rendre Gruby célèbre. Or, il a joui d'une vogue considérable auprès d'une riche clientèle qui lui resta sincèrement attachée.

Certes le public est si moutonnier, si sensible à la réclame, que le succès en clientèle n'est pas toujours le critérium de la valeur d'un praticien. Mais Gruby a bénéficié aussi de l'estime de nombreux praticiens : n'était-il pas le médecin habituel de Denouvilliers, des frères Berard, de Sichel l'ophthalmologiste ? Il ne faut pas oublier en outre, qu'il consultait fréquemment en compagnie de célébrités comme Potain, Grancher, Dujardin-Baumetz. De tels hommes n'eussent sûrement pas accordé leur confiance à un indigne ou à un incapable ... Gruby ne fut ni l'un, ni l'autre, en dépit des racontars de jaloux, des échos venimeux de quelques petits journaux, et même de l'opinion un peu trop intéressée de quelques-uns de ses confrères. On a dit qu'il devait uniquement son succès au snobisme et à la bêtise de ses contempo-

raîns, on en a fait un charlatan, et, comme on ne prête qu'aux riches, on a multiplié et embelli les ordonnances extraordinaires, les cures merveilleuses et les désastres sensationnels.

La vérité est bien différente, et beaucoup moins pittoresque: Gruby fut vraiment un grand médecin, mais dans une branche encore mal connue à son époque; ce fut un guérisseur merveilleux de nerveux, d'instables, de psychopathes. Dans cette voie, son intelligence indéniable, sa perspicacité, son sens psychologique lui promettaient le succès; son originalité, sa bizarrerie un peu voulue lui furent certainement aussi précieuses. C'est ce que ses contemporains n'ont pas su comprendre.

Il y a d'autres maladies que celles répondant à une lésion anatomique visible ... il est d'autres malades que ceux qui peuvent exhiber un cancer, une caverne pulmonaire, une pustule, un ramollissement cérébral. A l'époque de Gruby, on cherchait encore à déterminer avant tout la lésion causale; qu'on espérait guérir à grand renfort de potions, pilules et autres moyens pharmaceutiques. On parlait encore volontiers de malades imaginaires, de ces gens qu'on subit une fois, qu'on tolère deux fois, et qu'on renvoie à la troisième consultation ... On ne savait pas encore très bien soigner le contingent des anxieux, des instables, de tous ceux qui se plaignent de signes tellement subjectifs qu'il faut se contenter d'enregistrer leurs dires. On ne guérissait pas toujours non plus le psychopathe pur, qui souffre, qui désole sa famille, qui embarrasse son médecin ... Le grand mérite de Gruby est d'avoir guéri ces malades.

Il fut appelé un jour, après bien d'autres, chez une jeune femme du faubourg Saint-Germain. On le reçut dans un immense salon, luxueusement meublé. Autour de la malade, languissante sur un sofa, se lamentaient la famille et la domesticité. Une paraplégie immobilisait cette jeune femme depuis deux mois, et les autres médecins consultés avaient laissé peu d'espoir en une guérison rapide.

Gruby fut frappé immédiatement par l'aspect agité, par

l'éclat du regard de la malade ; par cette mise en scène qu'elle semblait exiger de tous les assistants. De son côté, elle regardait avec une émotion intense ce petit homme engoncé dans une houppelande bien trop grande pour lui, coiffé d'un chapeau castor démodé depuis longtemps, qui arrivait précédé de sa réputation de guérisseur merveilleux, de demi-fakir.

« Ah ! docteur, gémit alors la patiente, vous qui faites des miracles avec des pommades et des huiles, guérissez-moi, je vous en conjure ! » Gruby, impassible, écoutait ces plaintes aiguës et considérait la malade en silence ; mais ce mot d'huile le frappa ... sur un coin du guéridon, avec les restes du déjeuner de la jeune femme, il vit la burette d'huile : il prit cette bouteille, l'agita longuement, la mira au soleil ... toute l'assistance écarquillait les yeux, la malade en tête. Alors Gruby se plaça tranquillement sur un magnifique tapis de Perse, et fit mine de renverser sa bouteille ... mais il n'eut pas le temps de commettre le sacrilège, car la patiente était debout et lui arrachait l'huilier des mains... « Allons, allons, fit le bon docteur, ça ne va pas si mal ; dans huit jours, vous viendrez chez moi à pied ... »

Aujourd'hui, nous connaissons bien les manifestations du pithiatisme, nous nous flattons d'en connaître aussi la thérapeutique. Nous savons fixer l'attention du malade, et, lorsqu'il répond à nos questions, nous lui remuons le membre contracturé, nous pressons la zone douloureuse, et nous lui démontrons souvent que nous ne sommes pas dupes de son imagination ; c'est quelquefois la guérison. Mais en agissant ainsi en 1860, Gruby n'était-il pas, en même temps qu'un clinicien singulièrement averti, un précurseur ?

A tous les nerveux, à tous les instables, à tous les malades de la volonté, il proposait une thérapeutique qui valait bien les autres remèdes de l'époque. Dumas fils raconte encore l'histoire suivante : une famille éplorée lui amena un jour un jeune « lien » du boulevard, que la grande vie parisienne avait un peu fatigué. Blafard, dégoûté de Torton

et du Café Anglais, lassé des chevaux, des chiens, le jeune homme sombrait dans le spleen, et la neurasthénie aiguë. Gruby, hochant gravement la tête à l'exposé d'une foule de symptômes alarmants, se demandait comment il allait pouvoir frapper un grand coup sur cette imagination en détresse... pour changer le cours d'idées si déplorables — Un voyage ? C'est le remède classique, mais si banal ! Soudain, Gruby eut l'inspiration... « Eh bien, voilà, dit-il de sa voix un peu grasseyante au jeune homme, attendant l'oracle, voilà ... il n'y a qu'un moyen ... vous allez partir tout de suite pour l'Egypte ... Vous tuerez de vos propres mains, un ibis, et vous le mangerez rôti... c'est le seul moyen de guérison ». Le conteur ne dit pas si le bon jeune homme revint guéri de son expédition ... et l'histoire est peut-être trop belle pour être vraie, mais ceux qui la trouvent profondément sotte, ont bien tort. N'est-il pas plus rationnel de soigner ainsi ces épaves, plutôt que de les droguer à outrance, ou, pis encore, les traiter de malades imaginaires ? D'ailleurs, ils ont droit à autant de soins et d'égards que les autres malades, et peut-être à plus de persévérance et d'esprit de suite dans le traitement, car chez eux, plus que chez les autres, la guérison est toujours possible.

Gruby n'a pas inventé cette méthode thérapeutique, vieille comme la médecine, mais il a su l'appliquer judicieusement avant tous les autres. Il lui fallait certainement un diagnostic très sûr pour dépister ces malades, et aussi une grande finesse pour appliquer utilement ses prescriptions : la méthode ne réserve pas que des succès à ceux qui l'appliquent. Il faut tout d'abord que le malade ait une foi absolue, aveugle en son médecin. Il faut que celui-ci le suggestionne, le dirige, lui ôte toute initiative, et c'est chose parfois très difficile chez ces gens qui se révèlent raisonneurs terribles, inquiets, méfiants et bien souvent trop intelligents ! C'est probablement dans ce but que Gruby cultivait si soigneusement son décorum et s'ingéniait à frapper si vivement l'imagination de ses malades ... mais là encore, quel doigté il faut posséder,

quelle difficulté, quel choix restreint de procédés pour un malade perspicace et cultivé ! Pour que Gruby pût plier ses clients à des traitements en apparence si fantaisistes, il fallait bien qu'il eût une influence énorme sur leur esprit. Dumas fils, lui-même, qui rapporte tant d'anecdotes amusantes sur Gruby, fatigué un jour par des travaux littéraires intenses, tomba assez malade et inclinait à la mélancolie, lorsque Gruby vint le voir ; devant l'inanité des moyens classiques de distraction, Gruby lui ordonna de parcourir deux fois par jour la rue de Rivoli en comptant les arcades : toutes les deux arcades, il devait manger un petit cube de brioche, et continuer le traitement pendant deux mois.

Dumas assure que la thérapeutique réussit à merveille ; et s'en étonna beaucoup ; mais, dans l'esprit du médecin, n'était-ce pas forcer à la promenade, un homme qui refusait systématiquement de sortir de sa chambre, et n'était-ce point le forcer à absorber un peu de nourriture, qu'il eût repoussé dans une assiette ?

Quoi qu'il en soit, Gruby obtenait de presque tous ses malades un effort qu'ils eussent refusé d'accomplir, si la demande avait été moins originale. Il forçait l'une de ses malades — du plus grand demi-monde — à se promener à pied, toutes les nuits, de deux heures à quatre heures. Comme un familier de la dame lui demandait un jour, pourquoi il avait choisi cette heure bizarre et mal commode, Gruby lui répartit aigrement : « Eh ! si je lui disais de sortir de dix heures à midi, ou de cinq à sept, ce serait si banal qu'elle ne le ferait certainement pas ! » Cette personne qui voulait guérir d'un commencement d'obésité fort préjudiciable à ses intérêts, se trouva bien du traitement, et chanta par la suite les louanges du bon médecin, qui connaissait si bien la mentalité de ses malades.

Voilà la méthode, voilà les clients. Il y eut cependant une autre spécialité où il excella : les maladies d'estomac. Quand il commença à exercer en France la pathologie de ces affections était bien obscure. Broussais et son école avaient mis

à la mode et les gastrites, et la diète. Gruby, lui, prônait un autre système, l'alimentation à outrance. C'était, sinon plus logique, du moins plus réconfortant. C'était aussi bien insuffisant.

Il est en effet de cette spécialité comme des autres : même en alimentant ses malades, il ne pouvait espérer de miracles en employant les moyens thérapeutiques de l'époque, bien plus simplement — et nous connaissons aujourd'hui l'influence du psychisme et de l'élément nerveux dans les maladies d'estomac — il eut souvent affaire à des névropathes lorsqu'il remporta un succès absolu.

Le Leu, en donnant l'histoire de sa première entrevue avec son futur maître, nous donne un exemple magnifique : Un des membres de sa famille, jurisconsulte et professeur à l'université, était, paraît-il, réduit à toute extrémité ; les médecins qui le soignaient, Germain Sée, entre autres, venaient de conclure à l'inutilité de leurs soins, et à une mort prochaine. Depuis un mois le malade ne mangeait plus le moindre aliment solide, et souffrait de douleurs atroces même à l'ingestion des liquides. Un ami conseilla pourtant de faire venir Gruby. Ce fut une réprobation générale ; car tout en jouissant encore d'une grande vogue (c'était en 1885) Gruby voyait croître sa réputation de charlatan. Malgré tout, et en désespoir de cause on lui fit demander une consultation, Gruby vint, en effet, voir son client, mais à minuit seulement ; et en coup de vent. Il examina le malade, et, à la stupeur générale, demanda : « Est-ce que le malade a bon appétit ? » Bon appétit ! ce fut une stupéfaction dans l'entourage, on tenta aussitôt de faire comprendre à Gruby que le malade n'avait pas du tout d'appétit, et que lui, Gruby, n'était appelé que pour cela... mais il se fâcha tout rouge, criant : « C'est absurde ! si on ne mange pas, on ne peut pas vivre ! » Et le voilà dictant un régime à faire trembler Pantagruel : le matin, de bonne heure, grande assiettée de riz à l'eau, avec une noix de côtelette d'agneau hachée ; à dix heures, sandwich au jambon ; à midi, renouveler le repas du matin ; le soir, un potage copieux avec du gruyère

râpé... pour la nuit, un blanc manger... et il s'en fut tout guilleret, laissant la maisonnée plougée dans l'étonnement. Or, note Leleu, cette visite ne regaillardit que le malade. Il tenta de manger un peu ; il y réussit ; il voulut manger encore, nouveau succès.. il mangea bien où normalement, et la guérison fut parfaite . la fin d'un mois de traitement. Gruby devint un des dieux lares de la maison, n'est-ce pas la méthode actuelle de nombreux médecins qui veulent guérir les vomissements incoercibles de la grossesse, par exemple ?

Pour ne rien oublier de l'activité professionnelle de Gruby, il nous faut encore parler de ses talents de chirurgien. Se souvenant de ses années d'études, du laboratoire de Benes, de son titre d'« opérateur » de von Wattmann, il reprit après trente ans, le bistouri, et pendant cette triste guerre, fut à la fois le médecin et le chirurgien en chef de son hôpital. Nous ne savons rien des résultats qu'il obtint ; mais cette généreuse initiative de créer à ses frais une ambulance lui valut la Légion d'honneur.

Nous ne saurions terminer sans dire quelques mots au sujet de ses relations avec ses confrères et ses malades. Quoique les « officiels » l'aient souvent accusé de charlatanisme, il était d'une correction absolue avec ceux qu'il pouvait rencontrer. Lors d'une consultation, il donnait son opinion calmement, et ne discutait jamais quand son avis déplaisait ; quelques-uns purent prendre cette réserve pour de la timidité. Ses amis assurent qu'il ne prononça jamais une parole malsonnante à l'égard d'un confrère. Delefosse, qui le soigna longtemps, donne sur Gruby quelques derniers détails très curieux, Gruby, naturellement, ne lui proposa jamais d'honoraires, mais, pour le remercier, lui faisait porter tous les quinze jours une énorme brioche, spécialité d'un pâtissier montmartrois. Une fois, cependant, voulant sans doute marquer à son ami d'une façon plus vive sa reconnaissance, il disparut dans son mystérieux magasin, et revint portant une énorme lunette marine qu'il remit gravement à Delefosse, un peu éberlué d'un tel présent...

Quant à sa vie matérielle de médecin, elle montre elle aussi le mépris de l'argent qui fut l'un des traits marquants de son caractère. Il détestait envoyer des notes, réclamer des honoraires, et laissait périmer chèques et mandats avec insouciance. On eût dit qu'il éprouvait une sorte de gêne à recevoir de l'argent. Quand la consultation était terminée, le nez à la fenêtre ou plongé dans ses tiroirs, il jetait au client qui n'en pouvait mais : « Vous pouvez déposer ! » Déposer où, et quoi ? enfin généralement on finissait par trouver un petit coin de table ou de cheminée où pouvait encore tenir une pièce de dix francs, prix de la consultation. Cet argent y demeurait au reste bien tranquille ; jusqu'à ce que le docteur eût besoin d'une somme importante, pour son terme, par exemple ; alors c'était une galopade des domestiques et du maître, fouillant tous les recoins du cabinet et trouvant partout des pièces d'or ou d'argent...

Cette somme de dix francs était du reste assez modique pour l'époque, étant donnée la réputation de Gruby : Il ne variait guère son prix ; l'ambassadeur d'Allemagne, qu'il soigna six mois, payait au même tarif qu'un boutiquier de la rue. Mais il avait conscience de la modicité de ses honoraires, et ne supportait pas qu'on tentât de les diminuer encore. A une dame très riche qui voulait un jour « déposer » cinq francs, il répartit sèchement : « Je ne prends pas cinq francs, madame, la prochaine fois, venez à la consultation gratuite ». Le dimanche, en effet, il recevait gratuitement les pauvres que lui adressaient ses clients de la semaine : mais cette consultation ne fut jamais très courue ; ses prescriptions et ses régimes étaient fort onéreux ; si ses honoraires étaient modestes.

Très aimé de ses malades, il avait pourtant quelquefois des manières brusques, et laissait même à l'occasion percer son manque d'éducation : il vit entrer une fois dans son salon une dame de la Cour, dont il pensait avoir à se plaindre. Quittant alors son cabinet il passa dans sa salle à manger, déjeuna fort tranquillement, et à toutes les sollicitations de son domestique,

répondit « On a bien le temps ! » le déjeuner terminé, il revint dans son cabinet pour y lire son journal et finit par s'en aller faire atteler sa voiture, pour ses courses en ville, laissant la malade se morfondre six heures dans le salon sans la recevoir.

Après la mort de Dumas fils, un jeune médecin qui préparait un ouvrage sur la mort de quelques hommes célèbres, écrivit à Gruby pour lui demander quelques détails sur la fin de son malade, lui faisant ressortir l'intérêt historique des renseignements qu'il attendait. Gruby fut outré d'une telle demande, et fit répondre à ce correspondant :

« Monsieur,

« Tout ce qui concerne les personnes qui s'adressent au médecin est regardé comme une chose privée et confidentielle, et ne peut être répétée devant d'autres personnes. Je n'ai pas vu Monsieur A. Dumas durant sa dernière maladie. »

Discret, charitable, bon confrère, nous voilà bien loin de l'arriviste sans vergogne de la légende. Gruby a scrupuleusement respecté le serment d'Hippocrate : rien qu'à ce titre, sa mémoire n'a-t-elle pas droit à notre considération ?

LE SAVANT.

L'influence de Gruby sur le développement des études micrographiques en France est considérable : durant quatre ans, il va enseigner l'anatomie pathologique à de nombreux élèves, et leur inculquera ses méthodes et sa technique. Certes, avant lui, Raspail, Donné, C. Chevalier, se sont livrés à la micrographie, non sans talent, mais sans être injuste envers eux on peut bien dire que nous sommes redevables à Gruby et à Mandl, cet autre Hongrois, des premiers travaux de grande valeur publiés dans notre pays.

Et pourtant le premier travail de Gruby, *Observationes microscopicae ad morphologiam pathologicam*, qui reçut à Vienne un accueil si flatteur, nous paraît aujourd'hui dénué d'intérêt : il témoigne simplement d'un labeur assidu ; mais n'apporte aucun fait nouveau. L'auteur a d'ailleurs de bonnes excuses, si l'on songe aux moyens rudimentaires dont il disposait : un microscope n'utilisant que la lumière du jour, grossissant quarante fois... et des réactifs chimiques élémentaires. Mais l'attrait pour cette science encore inexplorée, était alors général, et l'ouvrage eut un grand succès.

En 1841, Gruby a créé à Paris un laboratoire, et, dans cinq communications à l'Académie des sciences, il va publier en trois ans le meilleur de son œuvre. Le premier mémoire, qui s'intitule « Sur une végétation qui constitue la vraie teigne » émaillé de fautes de français et d'une concision extrême, « commence, dit Sabouraud, l'ère moderne de l'histoire des teignes cryptogamiques, et son importance est capitale » : l'auteur apporte un remède aux difficultés du diagnostic de la vraie teigne, jusqu'à présent basé sur des signes cliniques incertains. « Pour

reconnaître la vraie teigne on n'a qu'à la soumettre au microscope » et il donne alors une description magistrale d'un cryptogame qui est spécifique pour la teigne faveuse... suit une étude anatomo-pathologique du « godet » favique, et enfin le vœu que la thérapeutique devant ces faits nouveaux, s'oriente dans une voie nouvelle.

En 1842, second mémoire, « Sur une espèce de mentagre contagieux résultant du développement d'un nouveau cryptogame dans la racine des poils de la barbe de l'homme ». Le nouveau parasite découvert — le trichophyton ectothrix actuel — et les caractères microscopiques de la lésion sont encore étudiés d'une façon parfaite; la description clinique par contre, est très succincte, et prêterait à confusion.

Cette confusion va être plus marquée dans la troisième publication « Recherche sur la nature, le siège et le développement du porrigo décalvans. » Le nouveau parasite est nommé par Gruby « *microsporum Audouinii*. » Et voici enfin le quatrième et dernier mémoire relatif aux teignes publié par Gruby : « Recherches sur les cryptogames qui constituent la maladie contagieuse du cuir chevelu décrite sous le nom de teigne tondante (Mahon), *herpes tonsurans* (Cazenave).

C'est le meilleur travail de Gruby, celui où son talent de micrographe s'affirme supérieur. Mais si l'étude de ce *trichophyton endothrix* actuel est encore parfaite, la description clinique des lésions est toujours imprécise et laisse fortement à désirer : Gruby n'a même pas tenté de différencier la lésion qu'il étudie des autres types cliniques connus.

En résumé, pour chacune des quatre maladies étudiées, Gruby a découvert un parasite particulier, qu'il estime spécifique : la description mycologique est toujours excellente, et il a fait de l'investigation microscopique le seul moyen de diagnostic certain.

Malheureusement, dermatologiste médiocre, il n'a pas donné une étude clinique assez précise des lésions étudiées, il n'a pas songé à différencier les types cliniques d'une même maladie : et cette lacune sera la cause initiale des critiques acerbes qui vont faire mésestimer son œuvre pendant cinquante ans.

PREMIER ACCUEIL FAIT AUX TRAVAUX DE GRUBY.

Cette œuvre aurait pu suffire à assurer immédiatement la célébrité de Gruby. Il n'en fut rien : on allait douter de la véracité de ces faits si nettement posés, on allait combattre avec acharnement les idées générales qui en découlent.

1. *La critique des faits.* — Les recherches ultérieures de contrôle permirent à tous les micrographes dignes de ce nom de retrouver le cryptogame de la teigne faveuse, mais le bénéfice de cette découverte lui fut aussitôt retiré : avant lui, en effet, quelques auteurs allemands avaient affirmé la présence de moisissures dans les lésions du favus, et Schönlem et ses élèves avaient étudié le cryptogame. La communication de Gruby, qui ignorait tout de ces travaux, provoqua les réclamations de Remak et de Langenbeck, en faveur de la priorité de Schönleim. Remak nomma immédiatement le parasite *Achorion Schönleimii*. Le travail de Gruby est pourtant bien supérieur à celui de Schönlem, dont la description micrographique est médiocre, et qui ne semble pas avoir vu la spécificité du cryptogame. Quoi qu'il en soit, tout l'honneur de cette découverte revint à l'école allemande.

Si les autres travaux n'eurent guère plus de succès, la faute en revient tout d'abord à Gruby lui-même : trompés par ses notes et descriptions cliniques, les continuateurs cherchèrent les parasites décrits dans toutes sortes d'affections n'ayant aucun point commun avec celles qui avaient donné à Gruby les produits pathologiques étudiés.

Dans son mémoire sur la mentagre, il décrit une lésion

sèche, desquamative, pouvant siéger « aux joues, au menton, à la lèvre supérieure », or cette forme clinique de sycosis sec est bien plus rare que la forme suppurée, inflammatoire... d'autre part, le sycosis cryptogamique de la lèvre supérieure est rarissime, alors que le sycosis banal à microbes pyogènes y est très fréquent. Les auteurs qui, de bonne foi, recherchèrent le parasite décrit par Gruby dans un sycosis des gouttières nasales eurent beau jeu à nier son existence. Ceux qui le retrouvèrent fortuitement en étudiant les formes suppuratives de la mentagre, bien différentes cliniquement de la forme sèche prise par Gruby comme type de la lésion, purent en toute conscience douter de sa prétendue spécificité.

Dans le troisième mémoire de Gruby l'inconvénient du peu de soin apporté par Gruby aux différenciations cliniques est encore plus évident : parlant du *Porrigio decalvans*, il lui assigne comme caractères macroscopiques l'existence de « plaques arrondies, couvertes d'une poussière blanche et de petites écailles grisâtres... les cheveux malades ont trois millimètres hors de la peau... »

Il s'agit là d'une teigne, sans nul doute ; mais à cette époque, ce qu'on appelait avec unanimité en France *Porrigio decalvans*, c'était tout simplement la pelade (Cazenave), les chercheurs ne purent retrouver le *Microsporum Audouinii* dans la pelade, et pour cause... et Gruby fut taxé « de faiseur de romans » par Bazin. Ce n'est que cinquante ans plus tard que Sabouraud comprit et la confusion de Gruby et la bonne foi des autres chercheurs.

La critique des idées. — La majorité des auteurs considéraient alors les teignes et surtout le favus comme des manifestations diathésiques ; en relation avec un trouble profond de l'organisme ; Remak lui-même, qui malgré quelques résultats positifs, vit échouer si souvent ses tentatives d'inoculation du favus sur l'homme tenait toujours cette affection pour une maladie diathésique, en relation avec la scrofule. Bielt, d'ail-

leurs, ne certifiait-il pas avoir vu se développer un favus à la suite d'une émotion ?

La contagion de la teigne tondante était un fait admis ; mais le mécanisme même de la contagion restait controversée : la génération spontanée, comme on le sait, avait de nombreux partisans, et, en 1857, Devergie pourra encore écrire : « L'acarus est un produit morbide de la gale, comme le cryptogame est le produit morbide de la teigne. » Car déjà on ne songeait plus, à part quelques irréductibles, à nier l'existence de cryptogames au niveau des lésions ; mais beaucoup se bornaient à leur refuser toute influence causale. L'idée de rattacher la contagion à la transmission d'un contage vivant susceptible de se reproduire était encore neuve pour le temps.

Si quelques hommes comme Bazin, Requin, Nardy acceptèrent rapidement la théorie parasitaire des teignes et du favus, il y eut aussi des irréductibles acharnés, Cazenave, Devergie, et bien d'autres ! Cazenave combattra jusqu'en 1873 les théories de Gruby.

Celui-ci, qui attribuait chaque teigne à un parasite spécial, qui voyait dans la lésion le résultat du développement des colonies parasitaires, et qui probablement pensait que pour guérir la maladie, il fallait détruire les parasites, n'a pas assez insisté, à notre avis, sur ces idées si neuves. S'il eût exposé avec plus de force pareille théorie en 1845, nous n'aurions pu lui refuser du génie.

Cette œuvre si complète, si hardie pour l'époque, resta donc, sinon ignorée, du moins méconnue jusqu'à Sabouraud. Elle est pourtant encore, malgré le siècle écoulé, à la base de nos connaissances actuelles sur la question des teignes.

Chose curieuse, Gruby cessa de s'intéresser à son œuvre dès 1845. Les critiques les plus violentes, les explications les plus saugrenues ne le tirèrent pas de son silence, alors qu'il lui aurait été si facile parfois de répondre à ses détracteurs, de reprendre ses descriptions cliniques, de ne pas laisser con-

fondre, sous le terme de porrigò décalvans, ce qu'il jugeait « teigne » avec ce que les autres nommaient « pelade », de montrer que la lésion où il avait trouvé le « trichophyton » du sycosis n'avait rien de commun avec la lésion banale de la moustache ou d'autres tentaient de retrouver le parasite.

Le Leu a exprimé sur ce désintéressement subit de Gruby une opinion qui a sa valeur : Gruby travaillait plus pour s'instruire lui-même que pour éclairer les autres ; lorsqu'il a jugé ses acquisitions suffisantes dans cette branche, il s'est arrêté tout naturellement. R. Blanchard pense au contraire que, seules, les multiples occupations d'un médecin de clientèle le forcèrent à abandonner la micrographie. En réalité si la question des teignes n'avait pas cessé de l'intéresser, il aurait bien trouvé du temps pour défendre ses travaux contre l'hostilité générale car il n'était pas homme à fuir les luttes scientifiques... Mais son esprit changeant était déjà, sans doute, attiré vers d'autres sujets.

Pendant cette période scientifique de sa vie il avait aussi étudié le muguet des enfants. Ici, du moins, on lui laissa sans contestations l'honneur d'avoir le premier éclairé la pathogénie de cette affection. Il démontra que les formations blanchâtres qui caractérisent la maladie ne sont pas de nature inflammatoire, comme on le croyait alors généralement, mais bien un agrégat de cryptogames, une culture pure de parasites. Le champignon, qu'il décrit avec son exactitude habituelle, sera nommé « *Oïdium Albicans* » par Robin.

Ces travaux de parasitologie mycologique constituent la partie intéressante de son œuvre mais, en même temps qu'il publiait les articles que nous venons de résumer et d'étudier, il se lançait aussi dans les travaux d'anatomie comparée ; il aima passionnément cette science, et il l'a étudiée avec persévérance jusqu'à la fin de sa vie. Lors de la fondation par Orfial du musée anatomique de la Faculté de Paris, il lui offrit de nombreuses pièces de sa préparation : elles avaient trait soit à l'anatomie de l'œil, soit au développement des annexes fœtales. Du reste, dans sa maison de Montmartre, il avait

son musée particulier d'anatomie comparée, d'histoire naturelle et de parasitologie, qui comprenait des centaines de pièces; squelettes, moulages, injections, et des milliers de préparation de parasitologie. Il y avait aussi une galerie de microphotographies, encore un art où il fit figure de précurseur ! Mais les clichés étaient rangés pêle-mêle, et plusieurs étaient brisés; malgré cela, R. Blanchard, qui examina assez longuement les microphotographies, en demeura étonné : il paraît que Gruby, avec des appareils fort simples, (presque toujours de sa propre construction) obtenait des résultats surprenants.

Cette soif de connaissance poussait Gruby vers les sciences les plus diverses : avec Delafond, à l'école vétérinaire d'Alfort, il va commencer une courte étude des anesthésiques, au point de vue chimique (1847), puis physiologique (1848) et il va comparer longuement ensuite les effets de l'éther à ceux du chloroforme sur les animaux. Ces travaux feront même plus pour sa réputation dans certains pays, l'Allemagne par exemple, que ses recherches micrographiques : A la suite de la publication « Sur l'action du chloroforme » il recevra des centaines de lettres d'outre-Rhin et engagera une vive controverse épistolaire avec des physiologistes berlinois qui ont critiqué ses conclusions.

Nous ne pouvons donner une meilleure idée de la diversité de ses efforts et de ses recherches scientifiques qu'en établissant ici la liste complète de ses publications.

- 1840. « « *Observationes microscopicæ, ad morphologiam pathologicam* », Vienne.
- 1841. « Mémoire sur une végétation qui constitue la vraie teigne » (Comptes rendus, Académie des sciences);
- 1841. « Recherches anatomiques concernant le système veineux de la grenouille » (*Annales des sciences naturelles zoologiques*);
- 1842. « Recherches sur une plante cryptogame qui constitue le vrai muguet des enfants » (Comptes rendus, Académie des sciences);

1842. « Sur les entozoaires de la grenouille et sur quelques points de la pathologie de ce batracien » (*ibid.*)
1842. « Sur un nouveau cryptogame qui se développe dans la racine des poils de la barbe, et constitue une espèce de mentagre contagieuse » (*ibid.*)
1843. « Sur la nature, le siège et le développement du « Porrigo decalvans » (*ibid.*);
1845. « Recherche sur une nouvelle espèce d'hématozoaire » (*ibid.*);
1844. « Recherche sur les cryptogames qui constituent la maladie du cuir chevelu décrite sous le nom de teigne tondante (Mahon) Herpes tonsurans (Cazenave) » (*ibid.*);
1845. « Recherches sur les animacules parasites des follicules sébacés de la peau de l'homme » (*ibid.*);
1847. « Effets du chloroforme sur les animaux, comparés à ceux de l'éther » (*ibid.*);
1848. « Action du chloroforme » (*ibid.*);
1859. « Résultats du pansement des plaies et blessures par l'ouate et l'huile » (*La Clinique européenne.*);
1859. « De l'érythème automnal » (*ibid.*);
1884. « « Sociétés et matériel de secours pour les blessés militaires », (Lacroix, Paris);
- En commun avec Delafond : 1842. « Note sur une altération vermineuse du sang d'un chien, déterminée par un grand nombre d'hématozoaires du genre filaire (compte-rendus de l'Académie des sciences);
1845. « Sur l'anatomie et les fonctions des villosités intestinales chez les animaux » (*ibid.*);
1843. « Résultats de recherches faites sur la composition de la lymphe chez les animaux » (*ibid.*);
1844. « Deuxième note sur l'altération vermineuse du sang des chiens par l'hématozoaire du genre filaire » (*ibid.*);
1852. « Troisième mémoire sur le ver filaire qui vit dans le sang du chien domestique » (*ibid.*);

N'a pas été publié un gros manuscrit sur « les eaux minérales d'Europe ».

Avant de clore ce chapitre sur l'activité scientifique de Gruby, nous voudrions dire quelques mots de sa passion pour l'astronomie et la météorologie.

Dans sa grande maison de Montmarte, il installa, probablement vers 1865, un observatoire très bien compris pour l'époque, et dont l'instrumentation ne laissait rien à désirer : il avait acheté deux grandes lunettes pour les observations solaires, et avait construit lui-même un équatorial. D'autres instruments étaient destinés aux observations météorologiques : l'un d'eux était une invention de Gruby, et servait à mesurer la vitesse du vent, mais nous n'avons pu recueillir le moindre détail sur cet appareil, nouvel exemple du génie inventif de Gruby. Il passait là toutes ses heures de liberté mais toutefois ne dirigeait pas lui-même la marche du travail. Ce soin fut d'abord confié à deux hommes compétents : J. Chassé, et l'aéronaute Jovio, qui publiaient un bulletin journalier de prévisions météorologiques. Ce bulletin paraissait dans des journaux aussi graves que *Le Gaulois* et le *Gil Blas*. Gruby installa même un moment un laboratoire de météorologie médicale ! Mais il payait mal ses collaborateurs, qui l'abandonnèrent un beau jour. Ce fut le déclin de cette passade : l'observatoire fut confié à un pauvre artiste peintre dans la misère, qui s'y pendit un matin, puis à un jeune homme qui acheva et le matériel et le bulletin. Toute cette organisation eut au moins le mérite de rendre quelques services lors du siège de 1871...

Pour conclure, nous dirons que Gruby fut un précurseur, et que son œuvre dépasse vraiment le cadre un peu étroit de la spécialité où on la situe. Il a su observer des faits avec précision, et il n'a pas craint d'en tirer des déductions rompant avec les doctrines du passé ; s'il fut incompris par la grande majorité de ses contemporains, c'est parce que ses concepts étaient trop neufs pour l'époque... mais n'est-ce pas là un titre de gloire ?

CONCLUSIONS

I. — Gruby, victime de l'antisémitisme traditionnel dans son pays, trouva asile en France, déjà à cette époque terre d'élection des proscrits de toutes opinions et de toutes confessions.

II. — Son caractère original jusqu'à l'excentricité, sa tournure d'esprit portaient la marque de sa race : sens psychologique aigü, grande intelligence intuitive ; mais désordonnée. Le manque absolu d'esprit de suite, et parfois de discernement marquaient sa personnalité, avec une fermeté de caractère peu commune. Pour ne pas se plier à une conversion religieuse imposée, il renonça à un avenir universitaire qui s'annonçait particulièrement brillant.

III. — Railleurs, envieux, critiques, confrères qui ne l'aimèrent pas l'ont accusé, non sans raison, de charlatanisme. Il fut pourtant un excellent praticien aux idées neuves, grand guérisseur de nerveux et de psychopathes, bien en avance sur son époque en tant que thérapeute. Respectueux des traditions professionnelles, il fut charitable et suivant la loi de Moïse réservait toujours une part de son gain pour les pauvres.

IV. — Il n'a pas été qu'un praticien habile, il a laissé une œuvre parasitologique importante. Ses études micrographiques des parasites du favus, des teignes et du muguet sont parfaites. La description des parasites de la mi-

croscopie, qu'il a donnée le premier, est restée vivante et on n'y a rien ajouté ou presque. C'est à juste titre que la microsporie est appelée Maladie de Gruby et actuellement de Gruby-Sabouraud; et que la plupart des auteurs appellent les cryptogames parasites du cheveu « les Grubyellas ».

Au contraire la description clinique des lésions est imparfaite dans son travail.

Par une conséquence inattendue de son esprit trop intuitif et illogique, il ne comprit pas et n'accepta jamais les théories pastoriennes.

Vu :
Le Doyen,
Pierre MAURIAC.

Vu, bon à imprimer :
Le Président de thèse,
G. PETGES.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 16 novembre 1935
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- Barbey d'Aurevilly.** — « Lettres à une amie », éditions du *Mercure de France*, 1907;
- Bartoks (I.).** — « David Gruby » in *Gyogyaszat*, Buda-Pesth, août 1932, p. 483;
- Bazin.** — *Recherches sur la nature et le traitement des teignes*, Paris, 1852, pages 71 et suivantes;
— *Leçons cliniques sur les affections cutanées parasitaires*, Paris, II^e édition, 1858, Baillière, édit.;
- Beeson (B. B.).** — « David Gruby », *Archives of dermatol. and syphil.*, janvier 1931;
- Blanchard (R.).** — « Le docteur Gruby », *Archives de parasitologie*, tome II, n^o 1, pages 43 et suiv., 1899;
— « David Gruby », *Chronique médicale*, Paris, VI, pages 97-108, 1899;
— « Les originaux de la médecine, le docteur Gruby », *Chronique médicale*, Paris VII, pages 42-48, 1900;
- British medical journal.** — « An eccentric physician : D. Gruby », London, page 1705, 1898;
- Cazenave.** — *Traité des maladies du cuir chevelu*, Paris, 1850;
- Delefosse.** — « Sur le docteur Gruby », *Chronique médicale*, Paris, 1900, page 125;
- Devergie.** — *Traité pratique des maladies de la peau*, II^e édition, Paris, 1857;
- Dumas fils (Alexandre).** — *Notes et souvenirs*, Grasset, édit., Paris, 1909;
- Ebstein (E.).** — « Gruby as scientist and physician of Heinrich Heine », *Dermatol. Wochenschrift*, avril 1929, p. 507-510;
- Gruber (S.).** — « Dr David Gruby », *Gyogyaszat*, Buda-Pesth, 1898, page 769;
- Helme (F.).** — « Le docteur Gruby », *Presse médicale*, Paris, 13 février, 1909;
- Koranyi (F.).** — « David Gruby », *Orvosi hetel*, Buda-Pesth, 1898, p. 600;

- Lancet*. — « Doctor Gruby, biography », London, 1898, page 1511 ;
Le Leu (L.). — *Le docteur D. Gruby*, Paris, 1908, Stock, éditeur ;
Neues Wiener Tagblatt. — « Ein medicinisches original : Aus dem
Leben Doctor Gruby », Wien, 24 novembre, 1898 ;
Revue scientifique et industrielle. — « Les champignons du docteur
Gruby, tome XX, page 489 et suiv., Paris, 1845 ;
Rosenthal (T.). — « David Gruby », *Annals of medical History*,
New-York, juillet, 1932, pages 339-346 ;
Sabouraud (R.). — *Les maladies du cuir chevelu*, tome III, « les
teignes », Paris, 1910, Masson, éditeur.
-

Imprimerie J. BIÈRE, 18, rue du Peugue, Bordeaux. — 1935
